Document generated on 08/08/2025 5:04 a.m.

Filigrane
Écoutes psychothérapiques

filigrane

Dans la mire de la psychanalyse et de la photographie : éthique et esthétique de l'exil

Peterson, M., et Debeur, C.-H., 2012, *L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé*, Outremont, Québec, les éditions du passage

Sophie Gilbert

Volume 22, Number 1, Spring 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1017350ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1017350ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)
1911-4656 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gilbert, S. (2013). Review of [Dans la mire de la psychanalyse et de la photographie : éthique et esthétique de l'exil / Peterson, M., et Debeur, C.-H., 2012, *L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé*, Outremont, Québec, les éditions du passage]. *Filigrane*, *22*(1), 131–136. https://doi.org/10.7202/1017350ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dans la mire de la psychanalyse et de la photographie : éthique et esthétique de l'exil. *L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé,* de Michel Peterson [1]

Sophie Gilbert

Ce livre d'une grande beauté est un véritable cadeau que nous offrent Michel Peterson et Charles-Henri Debeur ! Michel Peterson, psychanalyste, s'est intéressé pendant plus d'une décennie aux demandeurs d'asile, alors que Charles-Henri Debeur, photographe *humaniste* pourrait-on dire, nous propose ici des portraits qui transcendent l'image, pour révéler différentes facettes de la condition humaine… une humanité fortement mise à mal dans les situations de violence ici évoquées. Peu d'auteurs, nous semble-t-il, auraient l'audace de signer un tel ouvrage hybride et même, pluriel, où la culture, l'expérience clinique et surtout, l'expérience humaine transparaissent à chaque phrase mais aussi, à chaque détail capté par l'objectif : la vie qui continue à travers la génération suivante, la prise de parole, l'amour familial, l'avant et l'après que conjuguent des photos exposées sur une commode, etc.

Le pouvoir de l'image nous interpelle, littéralement, dès le premier regard jeté sur ce livre, sur la jeune femme de la couverture. Voilée, c'est son regard qui nous parle, qui nous fait signe, qui nous invite. Charles-Henri Debeur nous propose des photos de différents réfugiés ou demandeurs de ce statut, prises à même leur chez soi… avec autant de sourires – toujours surprenants

Filigrane, vol. 22, nº 1, printemps 2013, p. 131-136.

dans ce contexte – que de regards réflexifs. Le lecteur devient spectateur du plus saisissant de la beauté de l'Homme : dans le regard, la posture, le moment voire l'instant, se dévoilent la profondeur de l'âme, la vigueur de la psyché. Quel exploit que de mettre en images la douleur et le plus cruel de la souffrance, en y juxtaposant la subtilité de l'esthétique proprement humaine : l'humour, la pensée, ou simplement la teneur du lien filial… mais aussi le passé de souvenirs exposés au présent dans un foyer enfin retrouvé après des années d'errance.

Comme s'il s'agissait d'un cours ou d'une formation, ce livre est divisé en six « blocs ». La froideur de ce terme et la présentation graphique adoptée rappellent d'ailleurs davantage le document de travail ou le rapport, que l'essai. Il est vrai qu'on y apprend beaucoup sur des thématiques pourtant, à première vue, tellement exploitées, élaborées, définies. Il suffirait d'affirmer que ce livre est sur la guerre et les réfugiés pour penser ne rien avoir à apprendre de plus ; de même, en évoquant la référence psychanalytique, d'aucuns se diront : « quoi de neuf ? » près d'un siècle après le célèbre échange (Freud-Einstein) intitulé si justement « Pourquoi la guerre ? ». En effet, en quoi la réflexion clinique d'aujourd'hui est-elle si différente de celle de Freud, au sortir de la première guerre mondiale et à l'aube de la seconde ? A-t-on encore à apprendre des réfugiés, des ressortissants, des survivants, des combattants ?

Eh bien, chapeau à Michel Peterson qui nous prouve que oui, et ce, d'une bien jolie façon.

En joignant le particulièrement beau – ce livre est un chef-d'œuvre d'édition, un « bijou » qui nous offre des photos tout simplement magnifiques… de simplicité ! – au summum de la « laideur » du sujet humain… un artéfact typiquement humain, soit dit en passant : la violence.

Si la psychanalyse peut se définir comme un *Art de l'Écoute*, c'est bien ici un travail de cet ordre que partage avec nous l'auteur – le sien, antérieur à cet écrit, mais aussi, celui qu'il nous donne l'occasion d'amorcer – avec les descriptions sommaires de la situation de réfugiés de tous les coins du monde. De fait, Michel Peterson nous invite à les écouter comme il les a invités à se raconter, retraçant bien souvent cette rencontre par un discours au « je », dans les propres mots de ces ressortissants. Il nous force à rompre avec notre confort de lecteur, toujours à distance de la réalité évoquée, pour nous confronter d'ores et déjà à la réalité brute de ces hommes et ces femmes, à leur intimité en fait : nous avons accès à leur chez soi mis en image, de même qu'à leur vie résumée en quelques mots, tel qu'ils auront à le soutenir – sans se leurrer, sans se dédire… – devant la dite Justice de l'immigration (Laquelle ?

C'est justement là une partie importante du propos de l'auteur). Si la simplicité et la concision de ces courtes biographies peuvent surprendre, si le verdict de l'immigration peut parfois choquer (« statut au Canada : REFUSÉ »), l'essentiel ressort. En effet, s'y retrouvent la cruauté et la violence à laquelle ces gens ont été exposés, le malheur associé au manque d'empathie de l'entourage, mais surtout, la force de vie dont chacun est porteur : de l'engagement politique au talent artistique en passant par la littérature, le lien est conservé par divers moyens avec la culture d'origine. Bref, l'auteur traite de la violence, en faisant un pied de nez à ce mot qui, ambigu de par son étymologie, voilera toujours en sa source, la notion de vie.

Sous des couverts de *coffee table book*, c'est la formule de l'essai qui a ici été adoptée dans la partie plus élaborée de l'ouvrage. Un texte à la fois riche et didactique, mais aussi un rien provocateur, avec la verve que l'on connaît à Michel Peterson. Tout en interpellant les plus célèbres auteurs et psychanalystes, l'auteur ne saurait se priver d'aller droit au but pour nommer les choses telles qu'elles se présentent à lui, en ce qu'elles évoquent tel concept, ou telle compréhension singulière, issue de la rencontre dans l'expérience clinique entre une réalité socioculturelle et les théories du sujet humain – qu'elles relèvent de construits psychanalytiques, philosophiques ou anthropologiques. De plus, des citations exquises sont finement intégrées à l'élaboration de l'auteur, tel un extrait de « Miami » de Richard Desjardins, ou des emprunts tout aussi à propos au référent cinématographique – comme par exemple, les réfugiés qui font l'expérience de « la mort du temps » (p. 136).

Plus spécifiquement, dans un premier « bloc », l'auteur définit différentes formes que prend l'agressivité, et en particulier la violence (forcément) humaine : de la violence organisée au « démocide », en passant par la guerre, la torture et la cruauté. Si la violence a comme pré-requis et pour conséquence la perte de l'humanité reconnue à l'autre, la question du statut de citoyen et de la redéfinition des repères (territoriaux) fondateurs de culture se pose ici en corollaire. En effet, quelle place pour ces hommes et ces femmes déshumanisés, dans un monde où la citoyenneté – même à l'intérieur du pays – n'est pas assurée ? Peut-on vivre – au-delà de la simple survie – dans un vide de statut, de lieu d'inscription, et surtout *re-générer* le fil des générations entre l'oubli défensif du passé traumatique et l'espoir en une génération future flottante ou apatride ?

Second bloc : l'espace. Les notions de territoires et de frontières s'avèreraient-elles désuètes ? En découle la notion de « destinerrance », qui nous

apparaît fortement liée à l'ambiguïté du québécisme *itinérance* : peut-on errer en suivant un itinéraire ? Cette réalité évoquée par un terme bien québécois, nous semble recouper le néologisme emprunté par l'auteur à Derrida, notamment en posant le problème élaboré dans ce bloc du tout (être partout à la fois, citoyen du monde) qui devient le vide (de lieu d'attache), du mouvement qui camoufle l'impossibilité de se poser. Puis, dans l'abord de la complexe question de la langue se retrouve ensuite une magnifique description de la rencontre clinique… du travail de traduction des deux protagonistes pour qu'en germe une véritable rencontre de l'altérité, seul terreau fertile pour le travail thérapeutique.

> Nous sommes ainsi au cœur d'une scène transférentielle polyglotte où chacun se trouve décentré et où, de l'écart entre les mots et les langues, se construit la possibilité d'élaboration et de dépassement du trauma. Il s'agit d'entendre la victime en vue de l'accompagner au moment où elle formulera sa propre écriture, prévenant l'effacement des traces et l'effacement de l'effacement, donnant sa chance à l'enceinte de la transmission sans messianisme. Nul humain qui ne soit que monolingue, c'est là la fortune de l'humanité, ce qui la sauve en quelque sorte, avec la pulsion, mère de la Relation et donc de la Culture. (p. 44)

Troisième bloc : l'identité. Le nom, menace ou protection ? Issus d'un pays où les morts deviennent trop facilement anonymes – situations de guerre, génocidaires, dictatoriales, etc. –, les réfugiés et demandeurs d'asile seront souvent exposés au paradoxe du nom qui protège et donne accès aux droits relatifs à une éventuelle nouvelle nationalité, jumelé au caractère destructeur de ce même nom qui fonde le risque d'être retrouvé ou encore, d'être recherché dans le pays d'accueil lors d'une menace d'expulsion. Quoi qu'il en soit, la question demeure ouverte : la nationalité est-elle un droit ? Comment expliquer alors les millions d'apatrides qui circulent de par le monde ?

Au bloc suivant, l'auteur remet en question le temps, la mémoire et ses failles, en évoquant le traumatisme ; différentes approches thérapeutiques, de même que diverses réactions individuelles et collectives (négation, répétition, etc.) sont abordées. Ici, la vision psychanalytique du temps et de la parole prend tout son sens… en particulier dans un cadre où la culture de l'autre est reconnue. L'abord juridique de ces demandeurs d'asile ne peut échapper à une remise en question majeure, dès lors que trop souvent, les représentants de la loi feront fi de la complexité de l'atteinte psychique trau-

matique et des réactions qui se logent en différents lieux de la psyché (de la honte bien consciente à l'angoisse inconsciente, en passant par le symptôme qui fait le pont…).

Un autre bloc est consacré à la réalité du demandeur d'asile qui remet en question l'espace ; parce que confronté aux « frontières », il « interroge leurs tracés » (p. 127). En situation de perte et de rupture, c'est d'abord un *lien* qui est recherché sous couvert du *lieu*… Le « refuge » – mot complexe nous démontre l'auteur – et l'« hospitalité »… Si dans le vocabulaire chrétien entre autres, cette notion est d'une simplicité désarmante, il en est bien autrement dans la réalité humaine dépeinte en ces pages. Que dire d'un refuge où l'altérité ne va pas de soi, où l'on résiste le plus souvent à reconnaître la différence (de langue, de référents culturels), et où se manifeste trop souvent la violence subtile et insidieuse : dans l'attente imposée aux demandeurs de statut, dans la demande incessante de nouveaux argents et de nouvelles preuves par les instances de l'immigration, etc. Qu'est-ce que l'illégalité lorsqu'on vit depuis tant d'années sans papier dans un pays où l'on travaille, paye des taxes, etc. ? Peut-on accepter de donner sa chance à l'autre, de descendre d'un piédestal donné, jamais acquis, quoique trop souvent considéré comme tel ?

Le dernier bloc est l'occasion d'interroger la survie… En particulier, la justice est questionnée (existe-t-elle, seulement ?) :

> […] la violence symbolique, faisant écho aux persécutions initiales et s'exerçant sur elles à travers la mise en acte d'un pouvoir politique et juridique posé comme naturel et légitime alors qu'il n'est que l'expression d'intérêt économiques et de conflits militaires qui sévissent dans le monde. (p. 135)

Lorsque l'espace et le temps s'effondrent – ici encore, j'ai adoré l'emprunt : « la mort du temps » à Annika Gustafson (p. 136) qui fait écho au « *no man's land* » –, dans la confrontation à une force (une violence) contraire, à un nouvel espace-temps, à une foule d'émotions et d'angoisses issues des expériences passées et actuelles… se pose la question de la survie. Celle-ci passe par l'inscription (retour vers les liens, l'histoire, la filiation) nous dira l'auteur, afin de contrer l'oubli et de recréer une identité transmissible. Mais la parole ne va pas de soi, et le respect du secret, du non-dit, et du tabou devra être assumé. C'est que le rapport est complexe entre douleur et remobilisation de la vie (et de la libido).

Michel Peterson a choisi de clore son propos par une ouverture, celle occasionnée par l'expérience de différentes façons de continuer à vivre dont

il a été témoin. Il évoque notamment l'alliance subtile de la langue et de l'image ; et l'on ne s'étonne pas de retrouver, dès lors, les deux axes principaux de ce livre.

Un livre, donc, à découvrir, à regarder et à (re) lire, à consulter et à admirer.

Note

1. Peterson, M., et Debeur, C.-H., 2012, *L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé*, Outremont, Québec, les éditions du passage.